

ROBERTO J. PAYRO
LA MER D'EAU DOUCE

XIII
LE “GOLFO DE LAS YEGUAS”



Tous les matins, au lever du jour et à la tombée de la nuit, les caravelles de Torres et d'**Alvarez** (N.d.T. : **Juan de Lisboa** ; voir chapitre 10) manoeuvraient pour se rapprocher de la caravelle portugaise, lorsque le vent et la mer le permettaient, afin de pouvoir converser avec le capitaine général. Grâce au temps paisible, les navires pouvaient approcher comme s'il s'était agi de passer à l'abordage ; et Paquillo, qui observait

la manoeuvre, ravi, s'efforçait de comprendre et d'apprendre le jeu combiné des agrès et du gouvernail. Et lorsque les trois navires naviguaient bord à bord, imitant les dauphins avant qu'ils entreprennent leurs courses vertigineuses jalonnées de sauts, les pilotes sur le pont empoignaient les porte-voix, faisaient leur rapport à Solís puis évoquaient brièvement les événements mineurs à leur bord. Tous étaient fort satisfaits de la merveilleuse tranquillité d'un voyage sans incidents, placide et prometteur comme on n'en avait jamais vu ; ce qu'ils ressentaient, c'était non seulement de la confiance mais de l'assurance et cela les soulageait. Le seul point noir – le mal de mer du répartiteur et du chargé de factorerie – était plus comique que menaçant ; sournoisement, les pilotes demandaient matin et soir à Solís :

- *Comment se portent vos malades ?*
- *Aussi mal que hier. Mais ce n'est pas mortel.*
- *Comment les soigne-t-on ?* – demandait Torres.
- *Fray Buenaventura leur conseille de dormir à l'ombre d'un arbre.*
- *Comme le mât d'artimon !* – et Torres éclatait de rire.

Tous les auditeurs riaient également aux dépens des infortunés malades, dont la mésaventure constituait le sujet de plaisanterie du moment à bord. Paquillo se tordait littéralement de

rire et ses convulsions ne prenaient fin que lorsque la caravelle portugaise se remettait à avancer gaillardement et que les deux autres navires réduisaient leur allure, jusqu'à reprendre leur place dans la file derrière la lanterne que venait d'allumer en poupe la première, afin de naviguer ainsi au milieu des ténèbres de la nuit, en étant certaines de ne pas être séparées.

Messieurs les officiers de Son Altesse n'étaient pas au courant de cela et ça ne les intéressait pas. Hommes de bureau et de la terre ferme, le premier tangage imperceptible de la caravelle portugaise sur le Guadalquivir avait déjà sapé toute leur énergie. Il va sans dire que, une fois en haute mer, ils avaient contracté le mal de mer : ils semblaient sur le point de rendre le dernier soupir, les yeux leur sortaient de la tête, qui faisait mine de se séparer de leur tronc, leurs os étaient moulus, leurs muscles endoloris, leur estomac en violente rébellion, leur ventre sans frein ; leur bouche amère était seulement capable d'exprimer des « *cela suffit* » et des « *aïe* » ... Etendus dans l'obscurité sur leurs grabats, voyant la mort proche et certaine, incapables de mouvoir un membre, leur tremblement et leur transpiration augmentaient dès que quelqu'un s'approchait d'eux car, à leurs yeux, tout être vivant était un bourreau qui allait les torturer. Le gros Marquina, le maigre Alarcón, Marquina le bon vivant, Alarcón le taciturne, étaient logés à la même enseigne parce

que – la mort rendant tous les êtres égaux – le contexte les avait remis au même niveau, pas en matière de poids – même si Marquina avait perdu en quelques jours de nombreuses livres qu'Alarcón n'avait pas gagnées – mais au niveau du caractère et de la pensée, l'un étant renfrogné et l'autre affligé. Et le pire était que, lorsque fray Buenaventura – qui faisait office d'apothicaire, en utilisant quelques connaissances pratiques acquises lors de ses voyages –, allait leur rendre visite dans l'exercice de cette fonction et de celles de chapelain, en apercevant ses habits, les malades croyaient leur dernière heure venue et considéraient qu'il était résolu non seulement à les confesser mais à leur donner l'extrême-onction et à bénir leurs corps misérables, avant qu'on ne les jette à la mer par-dessus bord ...

- *Mon père, je me meurs ! Je me meurs, mon père !* – murmurait Alarcón, défaillant – *Mais, par la Sainte-Vierge, ne nous approchez pas ! ... Par les clous du Christ, ne me touchez pas ! ... Tout mon pauvre corps est une plaie !*

Une telle plaie n'existait que dans l'imagination du répartiteur ; le dominicain riait pour lui donner du courage et, en voyant que tous ses efforts étaient complètement inutiles pour lui faire prendre l'air, il essayait de lui faire avaler une potion de sa composition, remède – selon lui – merveilleux et infaillible contre le mal de mer. Mais, avec cela, les transes s'aggravaient : parce que si le frère

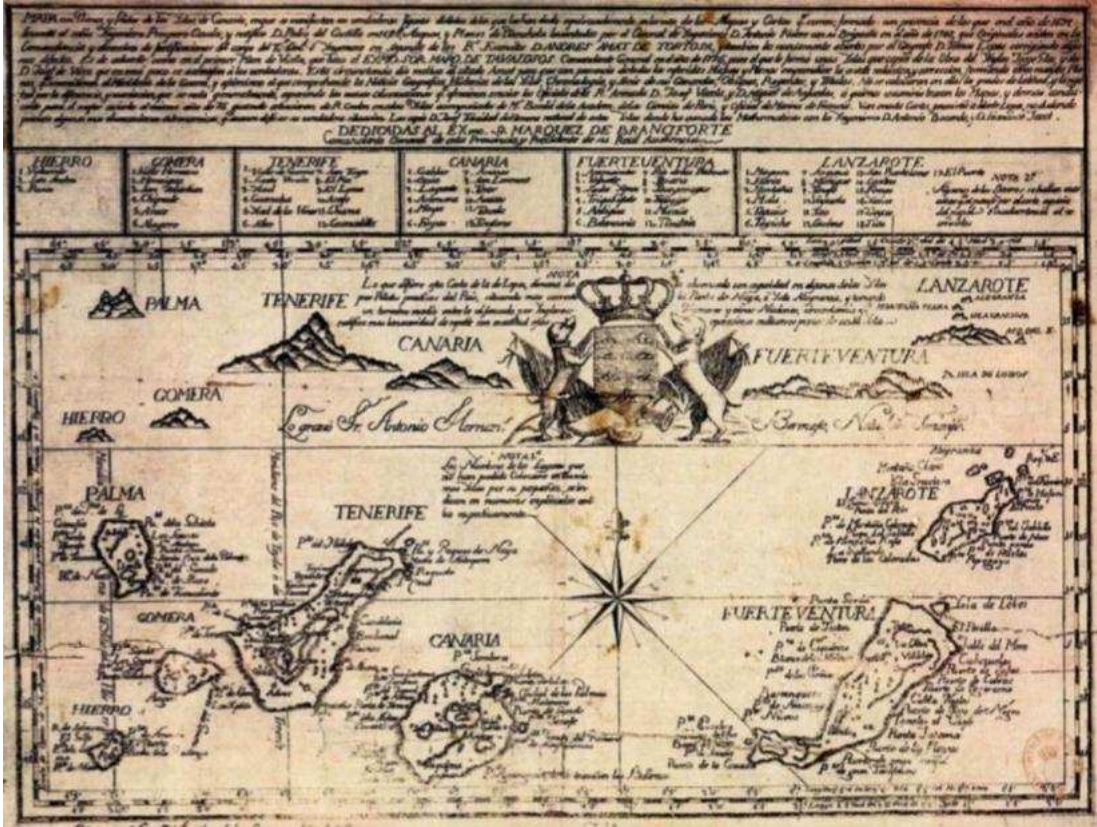
parvenait à ce que le malade avalât un peu de son breuvage, la révolution immédiatement provoquée mettait en péril la sainteté de ses habits, car il jaillissait aussitôt de la bouche de cet homme grave et rigide, comme de celle d'un ivrogne, outre quelque chose d'un peu plus liquide, des jurons et des blasphèmes, auxquels succédaient, comme un acte de contrition, des suppliques, des prières, des râles et des sanglots, jusqu'à la défaillance et l'engourdissement finals. Alarcon, homme sobre, était épouvanté de voir tout ce qu'il avait gardé dans sa cage thoracique, et Marquina, qui avait toujours été glouton, se voyait irrémédiablement réduit à l'extrémité, phénomène inouï, où tout aliment lui répugnait et où il était en proie à une soif insatiable, mais la pire des soifs, la soif honteuse, le besoin d'eau pure ...

- *Je suis un homme à l'eau* – était-il parvenu à murmurer lors d'un intermède comique de son abêtissement.

Et, pour tout potage, de temps à autres, il mordait dans des citrons que fray Buenaventura lui avait apportés, en dernier recours, en le voyant réticent à l'encontre de ses prodigieux médicaments.

Heureusement pour les deux « *hors service* », comme les appelait avec dédain Rodrigo Rodríguez – les officiers royaux n'avaient jamais été appréciés des équipages car ils les considéraient pires que le chien du jardinier, sans

doute parce que, au contraire de ce dernier, ils avaient l'habitude de "se repaître" –, leur mal ne tarderait pas à être apaisé, puisque les caravelles approchant à toute voile des Canaries, ils pourraient y bénéficier de la bienfaisante "ombre de l'arbre" conseillée par le dominicain.



- Ce ne sont pas des hommes mais des souches – racontait le même Rodrigo, qui allait les voir et s’informer de leur santé sur ordre du capitaine général.
- Ce serait bien de leur appliquer ce que l’on fait habituellement aux galériens et à certains mousses qui n’ont pas de cœur au ventre – disait la brute de Corzuelo –. Leur passer un filin sous les aisselles, les plonger une demi-douzaine de fois dans la mer ... et ce serait

réglé. C'est prouvé ...

- *Vous verrez— ajoutait Núñez —, vous verrez que lorsqu'il s'agira de prélever le cinquième du Roi et de surveiller les trocs, pour nous retirer le pain de la bouche, ils seront frais comme des gardons et se distingueront plus que le Cid ! Que la peste les étouffe !*

Les mâts crissaient délicatement, le vent sifflait en s'échappant des voiles gonflées, l'eau susurrant en glissant en légers jets d'écume le long des coques et les navires tanguaient gaillardement en fendant les flots comme des poulains au galop. Il ne fallait presque pas se préoccuper de la manœuvre et quelques marins tuaient le temps à jouer en cachette au Lansquenet, au Triomphe à renvi ou au *truque* (**N.d.T.** : jeu de cartes avec *vades* et *envis*), bien que le pilote Rodrigo Alvarez, chargé de la police à bord, leur eût déclaré une guerre ouverte et confisqué plus d'un jeu de cartes. Au fond du casier de l'un ou l'autre, il échappait toujours à ses perquisitions les misérables "*cartes de figure ovale, car, à force de servir, leurs coins s'étaient usés, et, pour les faire durer davantage, on les avait écorniflées et mises en cet état*", ancêtres de celles avec lesquelles, près d'un siècle plus tard, Rinconète et Cortadillo (**N.d.T.** : Cervantes, dans ***Nouvelles exemplaires***) allaient plumer le muletier. Rodrigo Rodríguez, mettant à profit un moment favorable, parla à Solís, la mine contrite de telles confiscations, et ce

dernier, en bon maître, compatissant à la faiblesse humaine, tempéra sagement le zèle de son second.

- *C'est bien de faire respecter les ordonnances et d'empêcher le jeu – lui dit-il – mais toute attitude extrême est à proscrire. Il faut pouvoir tolérer les inclinations qui ne causent pas de grand préjudice. L'homme est un grand enfant et on doit lui permettre l'une ou l'autre distraction. Quel soldat, à terre, n'emporte pas de cartes sur lui ? Combien de fois n'a-t-il pas joué jusqu'à son épée ou ses vêtements ? Cela ne l'empêche pas d'accomplir son devoir, le moment venu. Je dis que c'est aussi valable pour les gens de mer. Allons ! Je ne vous en donne pas l'ordre mais vous conseille de fermer un peu les yeux tant que nos hommes ne manquent pas à leurs devoirs et qu'il n'y a pas de scandale.*

Fray Buenaventura assistait à la conversation et fit remarquer que le jeu était un péché, même si ce n'était pas un péché mortel, et qu'il convenait de l'éviter.

- *L'éviter ? – s'exclama Solís – S'ils ne jouent pas aux cartes, ils joueront avec les poux sur leur chemise. C'est ce que l'expérience nous apprend, mon père !*

Alvarez se le tint pour dit, ferma les yeux et alla jusqu'à oublier négligemment les cartes déjà confisquées à portée de leurs anciens

propriétaires; mais il avertit qu'il punirait avec rigueur toute négligence dans le service. Et tout se passa bien, avec un équipage joyeux, insouciant et en bonne santé – à l'exception des malheureux affectés par le mal de mer –, sans autres péripéties que les continuelles disputes entre Pedro Núñez et son inséparable Santiago Corzuelo, faisant partie des divertissements et des festivités sacramentelles du bord.

Et un matin où Paquillo passait comme d'habitude le faubert sur le pont récemment couvert à grande eau, il fut surpris de voir, là-bas en haut et au loin, côté proue, un nuage triangulaire, très blanc, qui restait immobile au milieu du ciel. Depuis la hune, la vigie avait, dès l'aube, déjà annoncé le voir et ce qu'il signifiait, mais le mousse ne l'avait pas entendu parce qu'il n'était pas encore de quart. Il continua donc à sécher le pont mais, à chaque instant, il tournait les yeux vers l'étrange nuage, régulier et fixe comme il n'en avait jamais vu. Et il se creusait la tête, cherchant une explication à ce phénomène.

- *Ce doit être une de ces nombreuses choses épouvantables qui abondent sur ces mers – finit-il par se dire.*

Rodrigo Rodríguez était tout près, paressant, et le mousse l'interpella :

- *As-tu vu ce gros nuage ? Que nous annonce-t-il ? Rien de bon, n'est-ce pas ?*

- *Bien sûr que je l'ai vu et cela fait un moment*

que je le regarde – répondit Rodríguez –. Eh bien ... il nous annonce que, d'ici peu, nous ne tanguerons plus ainsi ...

- *Veux-tu dire que nous aurons du mauvais temps, qu'il faudra changer de direction en essuyant une tempête ?* — demanda Paquillo fort intéressé car, depuis le départ de Lepe, il désirait et redoutait de voir la mer agitée, rompant le monotone calme plat qui accompagnait les caravelles comme une bénédiction de Dieu.

Rodrigo dissimula un sourire et répondit :

- *Tu es un bon augure, il n'y a pas à dire ; le gros nuage en question est un présage, et de ceux qui ne trompent jamais.*

Sur ce, s'approchèrent Santiago Corzuelo et Pedro Núñez, qui venaient de monter du pont inférieur et qui naviguaient pour la première fois sous ces latitudes. En regardant dans la même direction que lui, ils furent également stupéfaits de voir ce nuage dense d'une forme aussi extraordinaire. Comme ils avaient entendu le mot « *présage* », ils s'alarmèrent, bien sûr, et leur imagination superstitieuse les fit penser à des dangers proches et, avant tout, à une terrible tempête, qui leur venait droit dessus.

Le pilote, qui passait près du groupe, les rappela à l'ordre :

- *Que faites-vous là à gober des mouches? Avez-vous des domestiques qui*

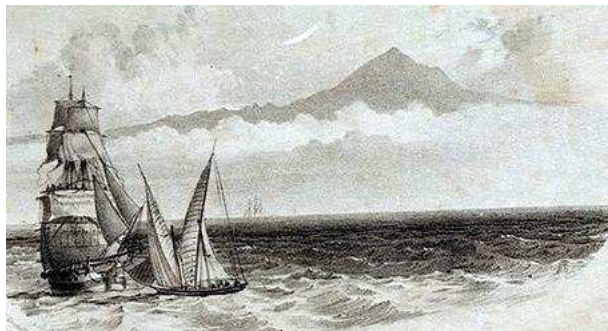
vous servent et vous apportent tout cuit? Allons ! Que chacun retourne à son travail car le navire ressemble à un dépôt d'ordures !

Il avait raison. A part les endroits très visibles, la négligence et la saleté régnaient à bord, menace pour les grandes chaleurs à venir, au devant desquelles ils allaient : l'entrepont sentait mauvais ; au pont inférieur, l'atmosphère était lourde et nauséabonde, l'eau ayant suinté dans la sentine qui commençait à dégager des bouffées de mauvaise haleine lorsqu'on ouvrait les écoutilles ; et les ordures s'amoncelaient dans les recoins malgré les ordres d'Alvarez, exécutés en apparence : elles étaient balayées rapidement et superficiellement. Mais avant d'entamer un nouveau simulacre de nettoyage, les marins voulaient en avoir le cœur net en ce qui concernait le présage.

- *C'est que ... nous regardions ce nuage ... et il n'augure rien de bon, capitaine – dit Núñez.*
- *Que me viens-tu avec ton nuage, triple buse! N'as-tu pas les yeux en face des trous, requin de comédie ? Ne vois-tu pas que c'est une montagne ? Ne vois-tu pas que c'est le pic du Teide ? – Et il s'en alla en criant : – Allons! Remettez-moi le pont inférieur dans un état acceptable et que je ne revoie plus cette porcherie !*
- *Au travail, les lavettes ! – s'exclama en riant*

Rodrigo Rodríguez, qui était exempté de ces corvées.

- *Avant cela, je voudrais savoir ce que c'est pour un pic que ce Teide !* – dit Núñez, faisant sa mauvaise tête.
- *Le pic du Teide ... Tu ne sais pas, tête de bois, ce qu'est le pic du Teide ?* – demanda Corzuelo avec un air de supériorité.
- *Toi non plus !*
- *Comment cela, je ne le sais pas ? Je l'ai su.*
- *Dis-le, alors, monsieur-je-sais-tout !*
- *Je n'ai pas envie.*
- *Eh bien tu es un foutriquet et un hurluberlu, voilà ce que tu es ! ...*
- *Me traiter d'hurluberlu, moi, pardieu ! Répète-le, si tu veux que je te fasse avaler ta langue.*
- *Dis, d'abord toi, que tu ne sais pas ce qu'est ce pic, car si tu ne le dis pas c'est que tu parles à tort et à travers.*
- *Du calme !* – dit Rodrigo – *Le Teide est le pic de Tenerife.*



- *Je l'avais sur le bout de la langue !* – s'exclama Corzuelo.
- *Tu mens. Tu ne le savais pas !* – vociféra Núñez.



- *Moi, je mens ? Enfer, oser dire que je mens ! Tu vas voir ...*

Mais les autres s'interposèrent et il n'y eut pas de pugilat, cette fois non plus.

- *Si c'est le pic de Tenerife – dit Paquillo –, je comprends pourquoi tu me disais que nous cesserions bientôt de tanguer ... Dans peu de temps, nous jetterons l'ancre et sauterons à terre ...*
- *Dans peu de temps ? ... Si nous arrivons avant trois jours, je m'estimerai bien chanceux.*
- *Allons ! Comme si la « Portugaise » progressait à la vitesse d'une tortue !*
- *Même si elle était une galère royale avec les cent meilleurs rameurs sous le fouet du garde-chiourme, nous arriverions, au mieux, dans quarante-huit heures ... – insista Rodrigo.*
- *Il est si loin ?*
- *Pardi ! A quelque deux cents milles. Le mont est tellement haut qu'il se perd dans les nuages et, comme vous le voyez d'ici avec sa*

couleur blanche et un peu cendrée, la neige est éternelle à son sommet, toute l'année !

- *Ce Teide serait donc, aux montagnes, ce que la cathédrale de Séville est aux autres tours, mais moins effilé – observa Paquillo.*
- *C'est une bonne comparaison – admit Rodrigo–. Et Dieu nous y amène comme en nous tenant par la main, ce dont nous devons lui rendre grâce ... Quel temps idéal !*
- *Ce n'est pas toujours le cas ?*
- *Jamais ! Ces eaux qui nous bercent pour le moment, aussi inoffensives que celles du Guadalquivir, portent le nom maléfique de Golfo de las Yeguas (N.d.T.) : parce que, dans le meilleur des cas, elles déferlent et bondissent comme des poulains s'emballant ; ou bien elles bouillonnent ; également parce que les navires, transportant aux Canaries des chevaux ou des vaches ont transformé en ossuaire le fond de la mer avec les animaux qui ont succombé à l'effroyable roulis et qu'il a fallu jeter par-dessus bord.*
- *Et les chrétiens ?*
- *Ceux-là ne meurent pas, même s'ils sont chargés de factorerie ou répartiteurs mais, comme des chargés de factorerie ou des répartiteurs, ils dégueulent au point de rester sans entrailles, desséchés, anéantis, et devenant comme des harengs saurs pour peu que la mer se moutonne et entame une danse*

mauresque ...

- *Dieu m'en préserve ! – s'exclama Paquillo. – Mais moi je ferais en sorte que rien ne ressorte, même si ne s'agissait que de pois chiches durs comme de la pierre et de thon séché.*
- *Qu'il en soit selon les vœux de son altesse, le prince du brouet et du pain sec ...*
- *La faim est une chose et le goût en est une autre – dit sentencieusement le mousse.*
- *D'après les goûts de ce gamin – observa Montes –, on dirait qu'il est fils de rois.*
- *Cela pourrait bien être le cas – répondit Rodrigo -. On a vu des choses plus bizarres dans ce monde de picaros. Je connais mille histoires de véritables princes qui se prenaient eux-mêmes pour des mendiants, jusqu'à ce que l'on identifiait leurs parents ...Il sera plus facile pour Paco de changer de condition que moi de changer de visage.*
- *Mais il n'est pas si difficile que ton visage change ...*
- *Comment cela ?*
- *Avec seulement quelques balafres, il serait encore plus laid.*
- *Ce n'est pas toi qui me les feras, monsieur le raseur – répliqua Rodrigo en riant, car il était une bonne nature -. Quant au gamin, puisqu'il n'a pas de parents connus, ils peuvent être tant rois que bergers ... Et s'il faut en juger*

d'après son ingéniosité et ses talents, ce sera plutôt la première que la deuxième possibilité.

Paquillo haussa les épaules, comme s'il en faisait peu de cas, mais cette idée qu'il pouvait être fils de rois, ou ne fût-ce que de simples *hidalgos*, ne lui parut pas si loufoque ...

Ce furent à bord deux jours fort animés. Même s'il s'en était écoulé bien peu depuis que les caravelles avaient levé l'ancre et quitté les côtes d'Espagne, les hommes voyaient joyeusement approcher le moment de débarquer et de se délasser à terre, en sachant comme ils le savaient que, après les Canaries, c'étaient de longues semaines, voire de longs mois, qui les attendaient à ne pas voir autre chose que l'immensité de la mer, en grande partie inconnue, entre eau et ciel, tant que Dieu le déciderait. Lorsque vint la soirée de la seconde journée, on commença à entonner les couplets, les conversations allant bon train ; ce furent les gaudrioles, les éclats de rire enfantins, comme à l'heure de la récréation. Núñez chantait :

*Malheur à moi, encore plus à vous
car nous sommes nés sous le signe du destin,
l'eau diluant le vin
et le vin se répand sur nous.
Mais il n'arrivera rien de tel ici
Car, sur cette mer salée,
le vin est rationné
et l'eau on ne peut pas la boire.*

Et la réplique venait de Corzuelo, entrant en concurrence avec son irréconciliable camarade, aidé par les couplets alors populaires de Pérez Patiño (**N.d.T.** : *Poemas de Gómez Pérez Patiño* dans le **Cancionero de Baena**) :

*On ne peut superposer une couleur au noir
et il n'y a pas de plus grand malheur que la mort ;
nombreux sont ceux qui passent, fort affligés,
qui, ensuite, connaissent grande réjouissance.*

*Aucun ne désespère
car, s'il vit longtemps,
il connaîtra le bonheur.*

- *Cela s'applique bien à nous – dit Rodríguez – car si nous survivons, même pas de longues années, nous verrons notre sort changer et nous retournerons en Espagne, chargés de richesses. Poursuis, Corzuelo, poursuis, car ces couplets semblent écrits pour nous.*

Et Santiago Corzuelo continua :

*Si la roue de la fortune tourne,
celui qui est triste devient joyeux,
et bientôt se fait tirer l'oreille,
sa réussite le changeant ;
toutes les choses ont leur temps ;
les bonnes et les funestes
passeront à tour de rôle.*

*Il y a un temps pour rire,
un temps pour pleurer ;
il en viendra un autre pour donner,
et un autre pour demander :
un temps chasse l'autre ;
mais celui qui a du bon sens
sait s'adapter à son temps.*

- *Je ne crois pas, pauvre pêcheur que je suis, que c'est un bon précepte – objecta Núñez – parce que j'ai eu l'habitude de voir des situations funestes qui se transformaient, c'est vrai, mais pour le devenir encore davantage.*
- *C'est vrai – répliqua Rodrigo –, mais même si c'est le cas, cela ne fait pas de mal de dire le contraire pour consoler les hommes en leur donnant l'espoir. Allons, ne l'interromps plus. Continue Corzuelo.*
- *J'ai presque fini – dit Corzuelo, et il poursuivit :*

*J'ai déjà vu beaucoup de plaisir,
après beaucoup de tristesse
et, passée, la nuit sombre,
j'ai vu l'éclaircie du jour.
Et, après un ciel couvert,
voir revenir le jour serein,
et j'ai vu le pauvre être riche.
Par conséquent, aucun homme
ne sera jamais
défavorisé par la fortune*

*s'il s'y prépare
en étant par exemple tempéré
quand vient le mal,
et si, à l'instant,
celui qui est acerbe devient doux
et celui qui est fort se maîtrise.*

Tous applaudirent sans plus soulever d'objections. Fray Buenaventura, qui s'était approché, applaudit également, et il fit son commentaire sur la bonté jamais démentie de Dieu, qui n'abandonne pas ses créatures et les console dans cette vie ou l'autre.

Là-dessus, ceux qui n'étaient pas de quart allèrent dormir, la fête étant terminée, car elle risquait de se transformer en sermon ...

Le jour suivant se leva et, dès qu'il y eut un peu de lumière, depuis les caravelles, on put voir les côtes abruptes et désolées de la Grande Canarie. Quelques heures plus tard, elles surgissaient dans le mouillage de Las Palmas. Les dernières voiles, qu'ils avaient utilisées pour la manoeuvre, étant repliées, tous s'apprêtèrent à débarquer, car ils savaient qu'on allait leur en donner l'autorisation, et que les divertissements et la fête les attendaient.

Notes du traducteur (N.d.T.).

Golfo de las Yeguas

Voir Alexander von Humboldt ; *Examen critique de l'histoire de la géographie du Nouveau Continent et des progrès de l'astronomie nautique aux XVe et XVIe siècles* ; Paris, Librairie de Gide ; 1837, tome troisième, page 85 :

SECTION DEUXIÈME.

85

en opposant la mer orageuse et houleuse au nord du parallèle de 35° (*el Golfo de las Yeguas*) à la mer calme et unie des tropiques (*el Golfo de las Damas*). Originellement, à la fin du quinzième et au commencement du seizième siècle, l'expression du *Golfo de las Yeguas* ne fut adaptée qu'à la partie de l'océan Atlantique, entre les côtes d'Espagne et les Canaries, à cause du grand nombre de cavales (*yeguas*) qui périrent dans la traversée des ports d'Andalousie aux Antilles, et que l'on jeta à la mer avant d'atteindre les Canaries. Au sud de ces îles, les animaux souffraient moins du roulis et se trou-

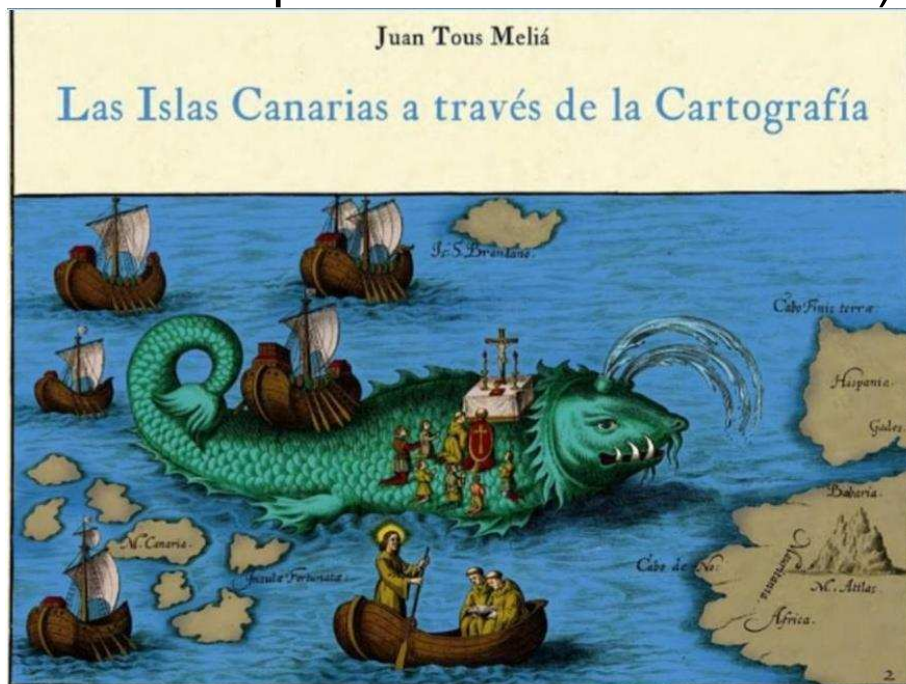
« *Rinconète et Cortadillo (L'illustre laveuse de vaisselle)* » est une nouvelle de Miguel de Cervantes Saavedra qui fait partie du recueil des *Nouvelles exemplaires* (1613).

Traduction par Louis Viardot.

J.J. Dubochet et cie., 1838 (pp. 70-125) :

https://fr.wikisource.org/wiki/Rincon%C3%A8te_et_Cortadillo

Juan Tous Meliá ; *Las Islas Canarias a través de la Cartografía : Una selección de los mapas más emblemáticos levantados entre 1507 y 1898* ; Islas Canarias [Gaviño de Franchy] ; 2014, 264 pages. (172 illustrations, e. a. : cartographie d'Abraham Ortelius datant du 16^{ème} siècle et première carte imprimée aux Iles Canaries.)



Pico del Teide (Tenerife) (partie de photo de [Rubén del Campo](http://www.supranubius.es/2014_08_01_archive.html)) :

http://www.supranubius.es/2014_08_01_archive.html

Pico del Teide (Tenerife) (partie de photo d'Eric [Rune](http://fotografiaentenerife.blogspot.be/2010/09/ascenso-al-pico-del-teide-ruta-montana.html)) :

<http://fotografiaentenerife.blogspot.be/2010/09/ascenso-al-pico-del-teide-ruta-montana.html>

Pico del Teide (Tenerife) (partie de photo de Masima Gonmarbui) :

<http://alvaciencias108.blogspot.be/>

CANCIONERO DE BAENA

8.- « Es monumental el **Cancionero de Baena** (¿1426-1430?), recopilado por el converso Juan Alfonso de Baena (¿1375-1434?) para Juan II. Incluye obras de 56 poetas – brevemente presentados –, desde 1370, y se conserva en una copia descuidada, de hacia 1465, en 192 folios – se añadirán trece –.

Su prólogo elogia el valor de la palabra y presenta el arte de la poesía como "*gracia infusa del Señor*" para "*home que haya (...) leído, aunando inspiración y estudio.* (...)

Una segunda generación presenta poetas "lógicos" y eruditos, como Francisco Imperial (¿1350-1409?) (...)

Cultivan una poesía teológica y moral los hermanos Diego y Gonzalo Martínez de Medina. Siguen a Pero González de Uceda, Pero Vélez de Guevara y **Gómez Pérez Patiño**. Juan Alfonso de Baena, compilador del **Cancionero**, compone preguntas sobre inspiración y técnica poéticas.



Poèmes de Gómez Pérez Patiño dans
Cancionero de Baena

<http://www.spanisharts.com/books/literature/cancionero.htm>